

## Ce qu'on sait

Diane-Monique Daviau

---

Volume 8, Number 1, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6119ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Daviau, D.-M. (1992). Ce qu'on sait. *Brèves littéraires*, 8(1), 34–36.

## DIANE-MONIQUE DAVIAU

### Ce qu'on sait

C'est incroyable comme on sait les choses !

On ne sait pas qu'on sait, mais on sait tout plein de choses.

À reculons, plus tard, on repasse le film, on revoit les événements et au fur et à mesure qu'on regarde, rétrospectivement comme ça, on décode, on saisit et on pointe du doigt : là, je savais. Tiens, ici, ce jour-là, ce mot-là, ce geste-là, stop! celui-là, tiens. Je savais. À ce moment-là, déjà, je savais.

On peut mettre le doigt sur les images, arrêter le film des dizaines de fois, on peut très bien dire ce qui n'allait pas, ou qui allait trop bien, et à quel moment. À quel moment on n'a pas voulu voir, ni entendre, ni comprendre.

Ce jour-là, nous étions invités chez mes parents, à la campagne. Nous sommes arrivés tôt et, contrairement à notre habitude, nous sommes repartis très tard dans la nuit. Ce jour-là, j'ai pris des photos toute la journée, de ma mère, de mes sœurs. Mes nièces, mon beau-frère. Le

voisin. C'était comme une frénésie, une fringale, je n'arrivais pas à me rassasier. J'ai pris des photos presque sans arrêt. Mais aucune de mon père.

Tout le monde apparaît sur une photo ou une autre, tout le monde sauf mon père.

Ma mère m'en a beaucoup voulu. Sur le coup, je n'ai pas su quoi dire. Je ne comprenais pas, moi non plus, pourquoi j'avais pris tout le monde, sauf mon père, pourquoi j'avais, pendant des heures, mitraillé tout le monde sans arrêt, sauf mon père...

Plus tard, en regardant les photos, en les regardant attentivement, en me revoyant cadrer, reculer, me rapprocher, j'ai compris que ce jour-là, moi, je savais.

Son rire, par exemple. Ce jour-là, il était trop clair, trop léger. Toute la journée, ça m'a dérangée. Quelque chose détonnait, dans ce rire-là. Et ses yeux : ils brillaient trop. Quand je le regardais, je savais que ça n'allait pas. Il était en parfaite santé, il n'y avait pas de raison, cependant je savais que je le voyais pour la dernière fois. Mais je n'ai pas voulu savoir que je savais.

Sur les photos, tout est clair. Sur chaque photo, mon père, qui n'y apparaît pas, est terriblement présent. Sur chaque photo, j'ai pris, à droite, à gauche, au premier plan, en toile de fond : le chapeau de mon père, sur la table à café; les souliers de mon père, sous le hamac; la chemise de mon père, sur le bras de la chaise-longue...

Il est partout présent, sur chaque photo il me fait ses adieux. Mais lui en entier, lui de la tête aux pieds... C'est comme si je n'avais pas voulu le perdre d'un seul coup... Comme si je ne voulais pas, ce jour-là, accepter de savoir tout ce que je savais déjà.